DISSERTATION

N° 96.

SUR

LA MENSTRUATION;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 9 juin 1818, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR MARC-MARIE GIFFARD, de Vic-Bigorre,

Département des Hautes-Pyrénées;

Bachelier ès-lettres de la Faculté de Paris; Membre de la Société d'Instruction médicale.

Ars longa.... Judicium difficile....
HIPP.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1818.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER, *Président.*
M. CHAUSSIER, *Examinateur.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX, *Examinateur.*
M. DUBOIS, *Examinateur.*
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL, *Examinateur.*
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN, *Examinateur.*
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs ; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AU MEILLEUR DES PÈRES,

A LA PLUS TENDRE DES MÈRES,

A LA PLUS CHÉRIE DES TANTES.

Recevez, ô mes chers parens, ce faible et premier fruit de mes études comme un gage de tendresse et de reconnaissance que mon cœur vous a consacré pour les grands et généreux sacrifices que vous avez faits pour moi!

Puisse-t-il, ô mon père, être digne de votre approbation!

A MES FRÈRES,

A MA SŒUR,

MES MEILLEURS AMIS.

GIFFARD.

AVANT-PROPOS.

Le plus beau sujet d'une thèse inaugurale serait, sans contredit, la topographie ou l'histoire médicale des lieux où l'on se propose d'exercer la médecine; mais combien cette matière ne se trouve-t-elle pas au-dessus du jeune médecin, soit parce qu'il n'a pu lui-même se livrer à une étude assez suivie de ces mêmes lieux, soit qu'il n'ait pas eu le temps de mûrir les observations et les recherches qu'il peut y avoir faites, soit enfin par la vaste étendue des connaissances que ce genre de travail nécessiterait. Ces considérations réunies me font abandonner un projet que j'avais formé, et que je me propose d'exécuter lorsque l'expérience m'aura mis à même de le faire d'une manière digne de l'Ecole célèbre où j'ai étudié, et des illustres maîtres qui y professent les différentes branches de l'art de guérir.

Toutefois, forcé, malgré la faiblesse et l'insuffisance de mes moyens, de remplir une obligation imposée par l'Ecole, je traiterai de la menstruation; je parlerai successivement de l'époque de son apparition, des phénomènes

auxquels elle donne naissance, des maladies qu'elle fait cesser et de celles qui en sont la suite; je terminerai par quelques considérations sur la cessation de cette fonction.

Heureux si j'ai pu mériter l'indulgence des Professeurs célèbres auxquels je m'empresse de payer mon tribut de reconnaissance !

DISSERTATION

SUR

LA MENSTRUATION.

§. I.

Le cours de la vie humaine n'est pas toujours uniforme et régulier dans sa marche, il éprouve des révolutions qui correspondent aux changemens successifs des différentes parties du corps : ces changemens eux-mêmes sont relatifs au sexe, de qui ils reçoivent la modification la plus puissante.

Ainsi la différence qui existe dans l'appareil de la génération ne sera pas la seule qui servira à distinguer les sexes; la structure et la conformation des organes eux-mêmes y contribueront puissamment. En effet, l'écartement plus grand des os du bassin, les genoux plus rapprochés, les cuisses moins arquées, la masse musculaire moins prononcée, feront aisément reconnaître la femme; l'homme, au contraire, aura pour attribut des dispositions physiques tout-à-fait opposées.

A la vérité, ces différences ne sont aussi tranchées, aussi caractéristiques que vers l'époque de la puberté, lorsque les deux sexes sont parvenus au terme de leur perfection respective. Dans les premières années de la vie, confondus sous des apparences extérieures, l'homme et la femme ne diffèrent que très-peu l'un de l'autre; ils ont à peu près le même air, la même allure, le même

son de voix, la même délicatesse d'organes ; assujettis aux mêmes fonctions, aux mêmes besoins, le même goût les confond dans les jeux dont on amuse leur enfance. « Les petites filles, dit *Cabanis*, « participent à la pétulance des petits garçons, les petits garçons à « la mobilité des petites filles. » Tout, jusqu'aux affections morbides auxquels ils sont sujets, présente un caractère d'identité.

Un peu plus tard cependant, un observateur attentif peut remarquer des nuances à la vérité légères. « Alors, ajoute le philo- « sophe déjà cité, les traits distinctifs de la nature commencent à « se montrer et dans les formes générales de l'organisation, et « dans les habitudes morales, ou dans les accens naïfs des affections « de cet âge. » Déjà les petites filles, tout occupées de l'impression qu'elles font sur ceux qui les entourent, se font remarquer par le développement d'une intelligence très-précoce et d'une sensibilité très-exquise. Elles apprennent plus facilement à parler, leur babil est plus continu et plus agréable ; leurs jeux, leurs amusemens, comme l'observe *J. J. Rousseau*, sont plus relatifs au rôle que la nature leur destine ; elles exercent leur voix, déjà très-flexible ; elles aiment les miroirs, les bijoux, les poupées. Les petits garçons, au contraire, paraissent plus emportés dans leurs mouvemens, plus étourdis, plus bornés même que la petite fille ; leurs jeux sont plus bruyans, et déjà leur penchant les porte à préférer des chars, des chevaux. Achille, encore enfant, ne fût-il pas découvert à la cour de Lycomède aux transports involontaires qui lui échappèrent à la vue d'un glaive ?

Cependant l'enfance se passe, les différences se prononcent de plus en plus ; la taille s'élève, et acquiert de l'élégance ; le maintien et la physionomie changent ; les goûts, les habitudes et la direction de l'esprit cessent de tenir à une sorte d'instinct, et se fortifient, soit par le développement du physique, soit par les effets de l'éducation. A cet âge, les jeunes filles ont une sagacité singulière à démêler à travers les singeries de la décence les mauvaises mœurs qu'elle couvre ; le voile mystérieux qu'on affecte de tendre

devant leurs yeux n'en devient que l'aiguillon qui excite le plus puissamment leur curiosité. Mais bientôt les changemens qui s'opéreront à la puberté viendront mettre, sous le rapport du physique, un intervalle immense entre ces deux êtres que la nature a faits pour être toujours unis.

La puberté peut être regardée comme l'époque la plus remarquable de la vie; tous les êtres vivans en reçoivent les influences les plus essentielles; c'est pour ainsi dire le printemps de la vie, la saison des plaisirs, le signal de la reproduction. C'est seulement alors, et pour l'importante fonction qui la caractérise, que le papillon se pare de ses brillantes couleurs; c'est alors que les animaux, même les plus sauvages, forment une espèce de société; que l'arome des plantes est le plus développé, que quelques signes de vitalité, étrangers à cette classe végétante dans une autre période, sont mis en évidence. Ainsi on voit les fleurs du nymphéa paraître à la surface des eaux, se féconder, se cacher immédiatement après jusqu'à l'époque de ses nouvelles amours; de même les étamines du berbéris sont agitées d'oscillations convulsives au moindre attouchement; enfin on peut se convaincre que la température de l'arome est manifestement augmentée.

§. II.

C'est principalement chez l'homme que les phénomènes de la puberté sont les plus remarquables. Sortant alors d'un état en quelque sorte végétatif, il entre dans un nouveau monde, reçoit de nouvelles impressions, perçoit de nouvelles idées; tout est pour ainsi dire étranger pour lui; il voit les objets avec des couleurs bien différentes de celles qu'ils avaient auparavant. Son physique prend un nouveau *facies*, la prédominance des humeurs disparaît, la masse cellulaire se dissipe; elle est remplacée par des formes plus prononcées qui résultent du développement des muscles; les membres se dessinent et prennent un aspect parti-

culier, attribut du mâle bien différent des formes arrondies de la femme; le corps entier prend de l'accroissement, et parvient en peu de temps à cette stature qu'il doit toujours garder. En outre, le jeune homme éprouve une espèce de sensation, auparavant inconnue, dans les parties génitales, qui se recouvrent de poils; sa voix devient plus forte et plus grave; ce qui est dû, suivant l'observation de M. le professeur *Richerand*, au développement du larynx, et surtout à l'élargissement de la glotte, phénomène qui est très-peu remarquable chez la jeune fille. L'émission du sperme et la manifestation de la barbe semblent lui annoncer qu'il est en état de se reproduire. Cependant ce dernier signe ne se rencontre pas chez tous les individus, on en voit qui, imberbes et faibles en apparence, donnent naissance à des enfans forts et bien constitués; ne sait-on pas aussi qu'il est des nations entières chez lesquelles les hommes n'ont pas de barbe?

Ce développement et cette nouvelle action des organes sexuels produisent un grand changement sur les systèmes pulmonaire et artériel; la mollesse et la laxité de la fibre diminuent; la constitution devient plus sanguine; chaque organe, chaque partie semble, suivant l'expression de *Tourtelle*, acquérir un nouveau *robur*.

L'émission du sperme paraît être pour l'homme le signe le plus certain de la puberté. Ce liquide, que *Pythagore* regardait comme l'écume de notre meilleur sang; qu'*Alcméon* considérait comme la plus pure et la plus délicate partie du cerveau; que *Démocrite*, le divin *Hippocrate*, et en dernier lieu l'illustre *Buffon*, croyaient être une substance tirée de tout notre corps, un extrait pour ainsi dire de toutes les parties qui le composent; qu'*Épicure* enfin définit un élixir, un abrégé de notre âme et de notre corps; ce liquide, dis-je, se manifeste en effet chez tous les individus à l'époque dont nous parlons. Eh! devons-nous attribuer une véritable puberté à ces malheureux qui, privés des marques distinctives et des organes caractéristiques du sexe, ne peuvent être,

dans cet état, regardés que comme des avortons et des ébauches de l'homme ? Ces individus, en effet, que la présence de la liqueur séminale ne vient point animer, restent toute leur vie dans une sorte d'enfance ; et s'ils s'élèvent quelquefois au-dessus de leur sphère, ce n'est que pour être en proie à des passions qui prennent naissance dans un sentiment en quelque sorte négatif de leur existence, la jalousie, la haine, etc.

Le liquide spermatique exhale une odeur particulière, analogue à celle que répand le pollen de plusieurs plantes, des chatons du châtaigner, par exemple. Il est formé de deux parties ; l'une épaisse, grumeleuse, d'autant plus abondante que l'individu est plus vigoureux ; l'autre, fluide, visqueuse et blanchâtre. Il se compose, d'après l'analyse de M. le professeur *Vauquelin*, d'eau 90 centièmes ; mucilage animal 00,6 ; phosphate de chaux 00,3 ; soude 00,1. La présence de cet alkali lui donne la propriété de verdir les couleurs bleues végétales. Le mucilage animal est regardé par le plus grand nombre des auteurs comme la matière qui lui donne sa vertu fécondante ; en effet, les autres parties constituantes n'ont point été rencontrées dans l'analyse du sperme des différentes classes d'animaux, tandis que le mucilage animal a été trouvé dans tous.

La naissance de désirs plus ou moins vifs, et le sentiment de l'amour, cette force invincible qui l'attire vers sa compagne, viennent chez l'homme compléter la série des phénomènes qui se manifestent à sa puberté. Cette passion est quelquefois tellement modifiée par le tempérament de l'individu, qu'elle a déjà pris naissance avant l'époque marquée par la nature. Je pourrais faire la même réflexion relativement au climat ; et, en cela, quelle différence n'y a-t-il pas entre un habitant du midi et celui des régions septentrionales ! L'amour, comme l'a dit *de Sèze*, est un délire, une fièvre brûlante, un cri de la nature dans les pays chauds ; une passion douce, une affection réfléchie, et souvent un produit de l'éducation dans les climats tempérés ; enfin, dans les pays froids,

ce n'est plus une passion, mais le sentiment tranquille d'un besoin peu urgent.

Quelles réflexions doivent suggérer des changemens aussi étonnans ! N'est-ce pas le moment de surveiller, de diriger même les impressions, les passions du jeune homme, malheureusement trop porté à les outrer ? Et n'est-ce pas d'une négligence de cette nature que naissent trop souvent ces passions brutales qui minent l'individu d'autant plus vite, qu'il est moins avancé en âge, et en font à son entrée au printemps de la vie un vieillard infirme, en horreur à lui-même et au monde entier, suivant l'expression de *Tissot?*

Avicenne prétend qu'un seul épanchement de semence affaiblit un homme bien plus que quarante fois autant de sang qu'on lui tirerait D'après cela, combien est effrayante la conséquence qu'on peut tirer des pertes nombreuses que fait le pubère dans une époque où cette liqueur devrait être employée à développer et à animer tout son être ! Très-souvent c'est dans un lieu dévoué à son instruction, c'est dans une école, que l'élève puise la connaissance de ces abominables manœuvres. Le dérèglement des mœurs, la fréquentation de condisciples plus âgés et vicieux; que dis-je, quelquefois même, ce qui est heureusement fort rare, la coupable complaisance des maîtres ne contribue pas peu à ces jouissances clandestines !

Cependant, si la volonté mal dirigée est souvent cause de ces abus, la nature en est quelquefois aussi le seul mobile. On a souvent observé, et j'ai moi-même vu, dans le cours de mes études, quelques exemples de jeunes impubères de neuf à dix ans se livrer, par une force irrésistible, à un frottement continuel des parties génitales; et certes on peut raisonnablement présumer que le pouvoir de leur imagination était de nulle conséquence dans cette circonstance. M. le professeur *Dubois* fut consulté pour l'un d'eux. Cet habile praticien, reconnaissant la puissante influence de la nature dans ce cas, conseilla au père de faire voyager cet

enfant très-long-temps et même jusqu'à la fatigue, espérant par là porter une sorte de distraction aux humeurs, et les forcer de se diriger vers une autre partie, où, au lieu de nuire, elles pourraient servir au développement du sujet.

Ces observations sembleraient venir à l'appui du système du docteur *Gall,* qui fait dépendre nos penchans, nos passions.... d'une organisation particulière de l'encéphale.....

Combien sont à plaindre les individus ainsi constitués! qu'ils sont bien plus heureux ceux qui adressent exclusivement leurs passions à cet être aimable et enchanteur destiné à être le dépositaire du genre humain, et sans qui, comme l'a dit *Thomas,* les deux extrémités de la vie seraient sans secours, et le milieu sans plaisirs! Certainement les jouissances réelles qu'ils goûteront dans sa fréquentation répandront un charme des plus vifs sur tous les actes de leur vie. « Du soin des femmes, dit *J. J. Rousseau,* dépend la première éducation des hommes; des femmes dépendent encore les mœurs de l'homme, ses passions, ses goûts, ses plaisirs, son bonheur même.... Ainsi élever les hommes tandis qu'ils sont jeunes, et les soigner quand ils sont grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce, voilà le devoir des femmes dans tous les temps. »

§. III.

Dans tous les pays, la femme parvient la première à l'époque de la puberté. On pourrait en chercher la cause dans une disposition morale plus précoce, une sensibilité plus exquise; dans la faiblesse et la petitesse de ses organes: en effet, la nature, ayant moins à fournir pour le complément d'organes plus petits, doit nécessairement les faire parvenir à leur entier degré d'accroissement dans un espace de temps plus court. L'épanouissement de la beauté et les grâces semblent en quelque sorte demander

moins de travail et de temps que les attributs de la force et de la grandeur n'en réclament pour leur entier développement.

Orageuse et brillante, cette période de leur vie s'annonce par les phénomènes physiques et moraux les plus remarquables ; mais qui pourrait les rendre aussi élégamment que l'auteur du Système de la femme, le docteur *Roussel?* « A cette époque, dit-il, tout « s'anime chez elle; ses yeux, auparavant muets, acquièrent « de l'éclat et de l'expression ; tout ce que les grâces légères et « naïves ont de piquant, tout ce que la jeunesse a de fraîcheur « brille dans sa personne. De ce nouvel état il résulte en elle « une surabondance de vie qui cherche à se répandre et à se « communiquer. Elle est avertie de ce besoin par de tendres in- « quiétudes, et par des élans qui ne sont que la voix tyrannique « et douce de la volupté. Pour intéresser puissamment toute la « nature à sa situation, elle semble appeler le plaisir à son se- « cours. » Son corps accroît moins promptement et d'une manière moins brusque et plus graduée que dans l'homme. Ses formes, bien loin de se prononcer, s'arrondissent au contraire davantage ; ce qui semble rapprocher sa constitution de celle de l'enfance ; cela dépend de la quantité et de la laxité du tissu cellulaire, qui, au lieu de disparaître, se réunit en masse vers les parties génitales et les mamelles, deux centres d'où il semble découler pour embellir les autres parties. Celui du sein, après avoir arrondi le cou, et lié les traits de la face à laquelle il imprime ce genre de beauté étranger à l'homme, va, comme l'exprime l'auteur que je viens de citer, « se perdre agréablement vers les épaules et se pro- « longer vers les bras, pour leur donner ces contours fins, déliés « et moelleux qui se continuent jnsqu'aux extrémités des mains. » Les productions qui partent des organes génitaux vont de même, après avoir arrondi le mont de Vénus, se perdre aussi agréablement aux membres abdominaux.

Tous les organes éprouvent un ébranlement plus ou moins violent. Les seins, jouissant d'un surcroît d'énergie, se déve-

loppent et se trouvent disposés à une sécrétion particulière ; les parties génitales augmentent de volume : cependant la vulve se rétrécit sensiblement, ce qui dépend probablement du tissu cellulaire des grandes lèvres, qui devient plus abondant. La matrice, qui jusqu'à cette époque était plongée dans une sorte de sommeil, se réveille, accroît son énergie et l'étendue de son empire, devient le centre de nouvelles sensations dont l'irradiation, se transmettant au cerveau, est le germe de passions jusqu'à ce moment inconnues. Alors aux jeux folâtres de l'enfance succèdent de tendres inquiétudes ; la jeune fille éprouve des désirs dont elle ignore la source ; tout lui est cher, tout l'intéresse ; elle n'aime encore rien, elle ressent vivement le besoin d'aimer ; une teinte de langueur et de crainte se fait remarquer sur tous ses traits. Agitée d'une manière douce, elle fuit la société, verse des larmes sans motif et sans raison ; une pénible langueur lui fait vivement sentir les impressions des causes les plus légères.

C'est un bois qui lui plaît ; c'est un désert qu'elle aime ;
Son cœur plus recueilli jouit mieux de lui-même.
La nature un peu triste est plus douce à son œil ;
Elle semble en secret compatir à son deuil.

DELILLE.

Cependant les humeurs se dirigent plus particulièrement vers l'utérus, qui s'en imbibe, se gonfle ; des engourdissemens, des fourmillemens se font sentir dans les membres. La jeune fille éprouve une tension douloureuse dans la région des lombes et des hypochondres ; des insomnies, des agitations générales, des maux de tête violens, des frissons irréguliers, des vertiges, des éblouissemens, des tintemens d'oreilles, des bouffées de chaleur qui lui montent au visage. Les parties génitales deviennent le siége d'un prurit plus agréable qu'incommode ; la peau se couvre d'efflorescences ; le pouls est plein, dur, rebondissant, quelquefois irrégulier. Mais la matrice entre en action, se dégorge ; il se fait

par la vulve un écoulement sanguinolent, quelquefois blanchâtre, souvent même de quatre ou cinq gouttes de sang pur : de là ce flux périodique qui, le plus souvent, accompagne la femme jusqu'à l'époque où elle cesse d'être féconde, de même qu'il est comme le signal de la faculté procréatrice.

L'écoulement sanguin qui se fait par les organes de la génération a reçu le nom de *menstruation*, de *révolution menstruelle*, de *mois*, à cause de son retour régulier et périodique tous les vingt-six à vingt-huit jours. *Menses solemnes vocare sanguinis per vulvam ex-purgationem*, dit *Haller*. Le nom de *lune* lui a été donné à cause de l'influence vraie ou prétendue de cet astre sur cette fonction. On l'a aussi appelé *règles*, ce qui probablement signifie *régulateur de la santé*.

Nous ne partageons pas le sentiment de quelques physiologistes, qui regardent la menstruation comme n'ayant pas toujours existé chez les femmes, et comme une habitude contractée dont on pourrait les débarrasser par certaines préparations. A la vérité, au rapport de *Buffon*, les femmes du Brésil n'en sont jamais atteintes ; mais il est très-possible que la petite quantité de leurs menstrues en ait imposé au point de faire croire à leur absence totale : l'observation postérieure de quelques voyageurs semblerait du moins le faire conjecturer. Au rapport de *Pallas*, les femmes du Groënland et les Samoïèdes sont sujettes à un écoulement à la vérité peu abondant. Celles de plusieurs peuplades sauvages parviennent à s'y soustraire en pratiquant de larges incisions aux cuisses, aux approches de l'évacuation ; mais encore y seraient-elles sujettes sans cette précaution. Quoi qu'il en soit, une observation particulière ne peut faire loi générale ; nous croyons, au contraire, qu'elle est une loi commune à tous les individus du sexe. *Purgatio menstrua lex est generis humani.* Les plus anciens écrivains, *Moïse* chez les Hébreux, *Hippocrate* chez les Grecs, en parlent comme d'une chose habituelle aux femmes de leur temps. Beaucoup de

voyageurs ont confirmé ce sentiment pour plusieurs peuples sauvages qu'ils ont visités.

Cette révolution dans le système entier de la femme est-elle une conséquence de l'ébranlement primitif de l'utérus, ou bien dépend-elle des mêmes causes inconnues qui excitent si puissamment cet organe? *Vanhelmont* paraît professer le premier sentiment lorsqu'il dit : *Propter solum uterum mulier est id quod est.* Certainement la puissante influence de ce viscère sur l'économie est on ne peut pas plus manifeste; mais une observation consignée par le professeur *Caillot* dans le second volume des mémoires de la société médicale de Paris semblerait prouver qu'elle n'est pas du moins exclusive. Il y est fait mention d'une jeune fille qui, n'ayant des organes sexuels que la vulve seule, n'avait pas laissé que de croître et de se développer; jouissant d'ailleurs de la santé la plus brillante, et éprouvant des désirs, même des besoins qu'il lui était impossible de satisfaire. Le docteur *Gall* a recueilli une semblable observation sur une femme de Vienne. Il se rend compte du penchant qu'éprouvaient ces deux individus, par le développement très-prononcé du cervelet, qu'il regarde comme l'organe de l'amour physique. Une hématurie supplémentaire des menstrues se montrait à certaines époques chez le sujet de la première observation.

Cette aberration du flux périodique, cette sorte d'erreur de lieu et d'organe n'arrive pas seulement par l'absence de la matrice; on l'observe encore lorsque ce viscère jouit de ses pleins droits. Ainsi la surface cutanée, l'angle interne de l'œil, l'extrémité des doigts, les muqueuses pulmonaires gastriques, intestinales, vésicales, etc., se sont successivement offertes aux yeux des praticiens comme supplémentaires opérant cette importante sécrétion.

M. le professeur *Royer-Collard* rapporte des exemples de déviations de cette nature qui ont eu lieu par les voies salivaires, par un ulcère, par une plaie, par la cicatrice d'une brûlure, par les sueurs, par une tumeur variqueuse, etc. J'en ai moi-même vu

plusieurs. La plupart du temps ces transports se font sans danger ; quelquefois cependant ils deviennent pernicieux, surtout lorsqu'ils ont lieu sur un des organes essentiels à la vie.

Par analogie je rapporterai un fait consigné dans l'ouvrage de *Fodéré* sur la médecine légale, qui prouvera que des aberrations à peu près semblables peuvent survenir chez l'homme. « Un jeune Lyonnais, devenu pubère à l'âge de seize ans, et observant une continence absolue, commença par éprouver dans le fond du bassin et dans l'ensemble des organes sexuels des douleurs sourdes, suivies enfin de l'évacuation d'une humeur glaireuse de couleur perlée, qui laissait une impression brûlante et une inflammation érysipélateuse sur le canal ; ce qui cessa au bout de trois jours et rendit le calme au malade. Chaque année, jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, les mêmes scènes se répétèrent. A cette époque, le jeune homme observant toujours la même continence, l'humeur spermatique abandonna l'urètre et se porta sur les intestins, où elle produisit les mêmes cuisons. Quelques mois après, la paume des mains devint le siége de cette humeur bizarre, acquérant toute la sensibilité propre aux organes sexuels. Le matin, dit l'observateur, après le repas, ou à la vue des personnes du sexe qui plaisaient au jeune homme, les mains devenaient le siége d'une douce chaleur qui se communiquait bientôt à tout le bras ; et si elles étaient frottées l'une contre l'autre, la chaleur devenait brûlante et se communiquait avec rapidité à tout le corps, se terminant par une syncope voluptueuse.... Pendant tout ce temps la nature restait muette dans toutes les parties de la génération. »

Ce serait peut-être ici le cas de rechercher par quelles causes et de quelle manière s'opére ce phénomène contraire aux lois de la nature ; mais outre qu'il serait très-difficile, pour ne pas dire impossible, de rassembler assez de preuves pour la solution de cette question, elle m'écarterait trop de mon sujet principal pour que je l'aborde ; je me bornerai donc à dire que quelque excitation un peu forte sur un organe quelconque, à l'époque où la

matrice va se livrer à sa fonction, peut bien opérer une sorte de révulsion, attirer les humeurs vers ce lieu, *ubi stimulus ibi fluxus*, et devenir par là la cause première de ce phénomène. Ce qui me fait former cette conjecture, c'est que, sur deux femmes chez lesquelles j'ai observé de pareils cas, l'écoulement reconnaissait pour cause une violence extérieure sur le sein peu avant l'époque menstruelle; un phlegmon qui en avait été la suite s'était terminé par la sortie d'un sang caillé sous forme de filamens; insensiblement la nature s'était fait une habitude de se débarrasser par cette voie.

Quoi qu'il en soit, on ne peut assigner le flux périodique menstruel comme le signe le plus certain de la puberté, par conséquent de la faculté procréatrice chez la femme. On a des exemples de conceptions qui ont eu lieu sans qu'il y eût eu manifestation des règles. *Hippocrate* en rapporte un dans la femme de Gorgias. *Fabrice de Hilden* fait mention d'une femme qui, n'ayant jamais été réglée, accoucha successivement de sept enfans robustes : *et nobis affirmat matrona illa se nunquàm fluxu menstruali laborâsse, tùm virginis ætate durante, tùm etiam in ipso matrimonio, in quo tamen septem liberos peperit, et quidem feliciter, quorum major pars adhuc in vivis est et athletice optimèque valet : in puerperio lochia quoque exigua fuisse affirmat.* Le plus souvent néanmoins cet écoulement a coutume de paraître à cette époque extrêmement variable sous le rapport des climats, des tempéramens, de la manière de vivre, etc.

Dans les pays chauds la femme est ordinairement réglée à huit ou neuf ans; dans quelques contrées même à cinq ou six. Sans en pouvoir donner d'explication plausible, ne peut-on pas admettre que les organes, excités de bonne heure par la sensation d'une chaleur permanente, irritables, et par conséquent irrités à l'excès par le stimulus des passions naturelles à ces contrées, arrivent plus tôt au terme de maturité et de complément indispensable à cette fonction.

Dans les climats tempérés la puberté n'arrive guère que vers la quatorzième, quinzième ou seizième année ; les sensations moins vives fatiguent moins les organes ; la vie marche plus lentement ; le développement du corps se fait d'une manière moins brusque et plus graduée.

Dans les régions froides, tous les organes retardés, comprimés par l'âpreté des saisons, n'arrivent à leur degré complet d'accroissement qu'après un temps beaucoup plus long ; la menstruation se trouve retardée ; on dirait que la nature n'a voulu faire connaître à la femme qu'elle n'était en état de concevoir que lorsque ses forces physiques ont été suffisantes pour lutter avec avantage contre la rigueur des élémens et l'intensité des saisons ; aussi l'écoulement périodique chez elles n'a lieu que de vingt à vingt-quatre ans. Cependant, par une bizarrerie singulière de cette même nature, et comme si elle voulait prouver qu'en elle rien n'est exclusif, on observe que les femmes des Lapons sont réglées de très-bonne heure. Ne pourrait-on pas assigner pour causes de cette exception la petitesse de la taille et la courte durée de la vie de ce peuple ? La puberté chez ces individus déjà vieux à trente ans doit se rapprocher davantage du moment de la naissance, et les femmes par conséquent avoir leurs menstrues de très-bonne heure.

Si nous examinons maintenant les modifications apportées par la différence des tempéramens, nous observerons que la femme d'un tempérament sanguin est réglée, toutes choses égales d'ailleurs, de meilleure heure. Le tempérament sanguin, en effet, semble être l'apanage d'un individu plus développé, plus achevé, plus apte par conséquent à une fonction.

Le tempérament nerveux, très-excitable, très-disposé à être impressionné, serait mis en action bien avant par la vivacité des sensations, si la faiblesse et le développement tardif de ses organes n'y apportaient un obstacle.

Quant au tempérament lymphatique, la mollesse, la laxité de

la fibre, l'abondance des humeurs, le peu de consistance des organes, contribuent sans doute puissamment à éloigner le complet développement, et par conséquent l'époque menstruelle ; joignez à ces causes l'absence presque totale de sensibilité ; ce qui tient sans doute à ce que les nerfs peu développés sont, pour ainsi dire, entourés d'une masse de tissus cellulaires abreuvés d'une graisse presque liquide qui les met hors de la portée des impressions, ou du moins qui les affaiblit beaucoup.

La manière de vivre de l'individu exerce encore une action des plus directes sur la puberté ; quelle différence à ce sujet entre la robuste villageoise et la délicate habitante de la ville ! La première use d'une nourriture grossière, mais en rapport avec des organes développés; elle se livre à un exercice pénible et journalier, mais son corps n'en devient que plus fort et plus capable; elle s'expose à toutes les variations de température, mais l'habitude fait chez elle bien plus que les tissus, les ouates, les pastilles et toute la polypharmacie des villes. La seconde, au contraire, ne saurait se nourrir que d'alimens plus délicats, mais qui, dénaturés par les épices, portent dans ses organes le germe de ces dégoûts, de ces langueurs, de ces digestions pénibles qui la tourmentent continuellement; le moindre exercice fatigue des membres formés de muscles à peine existans, et ensevelis dans une graisse abondante, fruit du repos et de la volupté. Les plus petites variations atmosphériques dérangent un corps si frêle, qui ne peut s'en garantir qu'en se tenant renfermé dans des appartemens chauds et entouré d'une triple enveloppe. En revanche, les passions sont chez elle en pays natal; sensible et impressionnable à l'excès, un rien agit fortement sur son esprit; la moindre sensation devient une passion, et certes, lorsque madame de Staël dit que « l'amour n'est qu'un épisode dans la vie de l'homme, et que c'est l'histoire tout entière de la vie de la femme, » elle n'a sans doute pas en vue celle de la campagne.

D'après ce que nous venons d'exposer, il semblerait que la villa-

geoise devrait être menstruée de meilleure heure ; cependant l'observation démontre tout le contraire ; soit que celle-ci, sans cesse distraite par les travaux pénibles qu'elle endure, s'occupe moins, ne pense même pas à l'œuvre de la génération, idée si puissante pour réveiller les organes de la fécondation et les rendre précoces.

Une autre cause pourrait, ce me semble, contribuer à hâter cette époque. C'est l'habitude, malheureusement trop commune dans le siècle où nous vivons, qu'ont les mères de se séparer de leurs enfans, qui auraient besoin d'un lait-vierge à cause de la délicatesse de leurs organes digestifs, pour les confier à des nourrices, espèce de marâtres à gages, qui d'ordinaire ont accouché depuis long-temps, et ne peuvent par conséquent fournir qu'un lait déjà avancé et nullement approprié au nourrisson. Cette habitude, dis-je, ne pourrait-elle pas devenir chez certains individus, d'ailleurs assez forts et bien portans, la cause d'une précocité étonnante, en forçant leurs organes de se développer promptement pour résister à une nourriture qui ne leur est pas en rapport ; de même qu'elle est probablement la cause du dépérissement, du rabougrissement et de la ruine d'une foule d'enfans d'une constitution plus frêle ?

Ne devrait-on pas déduire les mêmes conséquences de la coutume où l'on est de donner au nourrisson, quelquefois même dès le second mois de l'allaitement, des alimens tels que la soupe, des bouillies, etc., nourriture si disproportionnée à ses forces digestives, et qui ne devrait à la rigueur être donnée qu'à l'époque de l'ablactation, ou du moins peu de temps avant.

La disposition morale est encore une circonstance qui influe d'une manière toute particulière sur la première menstruation.

On sait, et l'expérience le confirme tous les jours, que chez les petites filles cacochymes, issues de parens malsains ou malades, l'époque de la menstruation est très-souvent pour elles le terme de leur existence ; et si elles ne succombent pas toujours, on les voit

traîner une vie malheureuse et languissante, qui tous les jours s'affaiblit davantage et finit par s'éteindre.

Enfin, on connaît quel peut être sur une imagination trop active l'effet de la lecture d'ouvrages licencieux, de romans qui livrent de très-bonne heure les jeunes filles au délire de leurs sens, et les tourmentent par des illusions prématurées de l'amour et du plaisir : pubères au moral depuis long-temps, la véritable puberté n'a quelquefois lieu qu'avec les plus grandes difficultés ; de là toutes les affections qu'enfante une menstruation qui ne peut s'établir. Telle est la destinée de la femme, que sa santé, sa vie même paraissent tellement liées à la menstruation, que le moindre dérangement suffit quelquefois pour porter le trouble dans ses organes. Ainsi il ne suffit pas que l'écoulement ait lieu, il faut encore qu'il se fasse d'une manière périodique, régulière, sans interruption, jusqu'à l'époque à laquelle il cesse pour ne plus reparaître.

Il n'est pas étonnant, d'après les considérations précédentes, que l'on rencontre tant de variétés dans la menstruation, non-seulement dans le même climat, mais encore dans le même lieu ; il n'est pas rare en effet de voir dans la même ville des filles réglées à quatorze, quinze ans, tandis que d'autres ne le sont qu'à vingt. J'ai eu même occasion d'observer une petite fille réglée à l'âge de huit ans et demi ; la quantité des menstrues était à la vérité légère : elle est morte à douze ans d'un *tabes dorsalis*, suite d'une masturbation presque continuelle.

Les savantes consultations du professeur *Dubois* nous ont offert un cas de passion semblable très-précoce. Une fille, à peu près de l'âge de la précédente, s'adonnait à ce vice avec une sorte de fureur, et comme malgré elle. L'excitation des organes génitaux était tellement vive et pressante, que, lorsqu'elle ne pouvait se soustraire aux yeux vigilans des parens, elle se livrait à des mouvemens du bassin capables de provoquer l'éjaculation par le frottement des parties. N'ayant pas eu occasion de revoir cette jeune fille, je ne pourrais affirmer qu'elle fût menstruée ; mais cette

passion si éminemment prononcée, cette irritation si vive, cette turgescence, cet insatiable appétit des organes reproducteurs, sembleraient suffisans pour pouvoir l'affirmer.

A ces deux observations de précocité remarquable pour ce climat, je joindrai celle encore plus curieuse de madame. ..., née de parens phthisiques, d'une constitution fort délicate, qui fut réglée à l'âge de sept ans, devint enceinte, et accoucha à treize, au bout de sept mois de grossesse, d'un enfant qui ne vécut que quelques instans : à quatorze ans, elle accoucha de nouveau, à son septième mois, d'un enfant qui périt également. Ce qu'il y a de particulier dans ce fait, c'est qu'outre cette précocité si notable dans la menstruation, madame... fut réglée les six premiers mois de ses deux grossesses, et qu'il n'y eut que le septième où cet écoulement ne se montra point. Cette jeune dame est dans ce moment phthisique au troisième degré. Ne dirait-on pas que la nature, ayant employé toutes ses forces pour la faire vivre de bonne heure, s'est en quelque sorte épuisée, ou du moins a usé les organes encore trop faibles et inhabiles à un si pénible exercice.

§. IV.

Depuis que les hommes s'occupent de l'étude des sciences médicales, leur sagacité s'est successivement exercée sur les causes de la menstruation. Mais combien sont différentes leurs manières de voir à ce sujet ! Leurs opinions sont si partagées, et presque toutes fondées sur des hypothèses, qu'il serait hasardeux et téméraire de vouloir avancer quelque chose de positif.

Des médecins célèbres, tels que *Baglivi*, *Hoffmann*, *Baillou*, ont cru reconnaître la cause de cette fonction dans l'influence des astres. A la vérité on ne peut nier leur action plus ou mois puissante touchant les phénomènes qui ont lieu sur notre globe, desquels résultent, dans l'atmosphère de la terre, des changemens capables d'en modifier les êtres répandus à sa surface. *Galien*,

Méad, ont observé les effets de cette influence sur quelques maladies chroniques, telle que l'épilepsie. *Pitcairn*, *Ramazzini*, *Floyer*, *Vanhelmont*, font mention de la coïncidence des exacerbations de plusieurs maladies aiguës avec les différentes périodes lunaires. Mais si l'on veut avoir des exemples et des observations de cette influence sur la menstruation, on est obligé de remonter jusqu'aux anciens, qui la croyaient si grande, qu'ils se figuraient que les jeunes femmes étaient réglées lors de la nouvelle lune, tandis que ce n'était que sur son déclin que les femmes âgées avaient leurs menstrues : *luna vetus vetulas, juvenes nova luna repurgat.* Quoi qu'il en soit, malgré le nombre des autorités en sa faveur, cette hypothèse ne peut être admise. En effet, si cela se passait ainsi, n'observerait-on pas toutes, ou du moins le plus grand nombre des femmes réglées à la même époque? ce qui est absolument contraire à ce que l'on voit journellement.

Stalh, *Bohn*, *Freind*, *Haller*, ont cru reconnaître non-seulement la cause de la menstruation, mais encore sa périodicité dans une surabondance de sang, une véritable pléthore sanguine; mais, pour peu que l'on y fasse attention, on verra que l'écoulement périodique tient si peu à cet état, que le plus grand nombre des jeunes filles ne rend à la première menstruation que très-peu de sang, dont la quantité augmente aux évacuations suivantes : or, les effets de l'engorgement sont précisément en sens inverse de cette disposition; toujours à craindre dans une première menstruation, on les voit s'affaiblir avec le temps. On ne peut pas accorder à la pléthore tant de désordres sympathiques, que l'écoulement d'une goutte de sang suffit pour faire disparaître; de plus, s'il est vrai que la nature ne mette que vingt-huit à vingt-neuf jours pour reproduire à la seconde menstruation les effets qui avaient été auparavant quinze années à se manifester, pourquoi la troisième se répète-t-elle à la même époque; une plus longue habitude et une disposition plus favorable des parties devrait toujours rapprocher une évacuation de celle qui l'aurait précédée; et c'est ce que dément

l'expérience. Enfin, n'a-t-on pas lieu d'observer tous les jours que les femmes les moins pléthoriques, les plus nerveuses, ont des menstrues bien plus abondantes que les autres?

L'hypothèse du professeur *Barthez*, qui prétend expliquer cette fonction par une pléthore locale, n'est pas plus satisfaisante; en effet, la plénitude des organes générateurs admise, il reste encore à savoir par quel motif et comment cela s'est opéré.

Dulaurant attribuait l'existence et la périodicité des règles à une loi constante que la nature suit dans ses opérations, et dont elle ne s'écarte que lorsqu'elle y est forcée par des circonstances extraordinaires.

Graaf, *Charleton*, et les médecins chimistes admirent la présence d'un ferment qu'ils supposaient exister dans l'utérus. *Drake* crut que ce ferment n'était autre chose que la bile qui fluait tous les mois plus abondamment pour produire le phénomène périodique. De pareilles conjectures tombent certainement d'elles-mêmes et sans avoir besoin de réfutation.

Quelques auteurs recommandables qui croyaient que la révolution menstruelle n'était qu'un effet de la société, de l'éducation, en attribuèrent la cause à la continence. « Si les femmes, disaient-ils, écoutaient les premiers mouvemens érotiques, elles deviendraient mères avant que ce flux fût établi; et il est indubitable qu'il ne s'établirait pas après la conception, puisqu'il est infiniment rare qu'il ait lieu pendant la grossesse; elles l'éviteraient encore en remplissant le devoir sacré d'allaiter leurs enfans. Après le sevrage, elles se livreraient aux fertiles embrassemens de leurs époux; et si elles étaient parvenues à se soustraire à cet écoulement sanguin dans le moment le plus orageux de leur vie, elles ne l'auraient jamais connu. »

Cette belle conjecture se trouve tous les jours démentie par l'expérience. Les médecins savent en effet que les plaisirs de l'amour sont un des meilleurs moyens à employer pour favoriser l'éruption des règles. D'ailleurs la fécondation n'est pas toujours la suite né-

cessaire de l'union des sexes. Ne voit-on pas aussi les femmes de quelques peuples sauvages réglées quoiqu'elles se livrent à l'acte de la génération au moindre signal de la nature ?

Quant à ceux qui considèrent l'écoulement des menstrues comme une hémorrhagie active, ils ne font qu'augmenter la difficulté : comment expliquer la périodicité de cette hémorrhagie ?

Le système de l'illustre *Bordeu* me paraît le plus satisfaisant et le seul admissible. Il considérait la matrice comme semblable à une glande assujettie aux alternatives de repos et de mouvement; il envisageait par conséquent la menstruation comme une sécrétion soumise d'ailleurs aux mêmes lois que les sécrétions en général. Cependant, si cette fonction se rapproche en quelques points de la manière dont s'opèrent les sécrétions, elle en diffère néanmoins par plusieurs circonstances qui lui sont particulières, notamment par la nature du sang, qui a subi très-peu d'altération, et qui est semblable en quelque sorte à celui des vaisseaux par lesquels il est fourni.

Convenons qu'il est bien difficile d'assigner les véritables causes du flux menstruel et de son retour régulier, et qu'il existe dans l'économie animale des effets qui se jouent de toutes les explications, et qui ont lieu en vertu d'une combinaison particulière inhérente à la matière animée. Les lois qui les gouvernent existent à l'instant même de la formation de l'individu ; mais elles n'agissent que quand il y a une somme d'actions suffisante pour les produire. C'est ainsi que quelques personnes apportent en naissant le germe de certaines maladies qui sommeillent pour ainsi dire pendant les premières années de la vie, et paraissent à une époque déterminée.

§. V.

Le but de la menstruation, suivant la manière de voir de plusieurs médecins, a été de débarrasser la femme d'un fluide superflu destiné par la nature pour le grand œuvre de la génération et de

l'allaitement. Cette hypothèse, basée sur ce que les femmes ne deviennent mères que lorsqu'elles sont menstruées, et que d'ailleurs cette évacuation n'a point lieu pendant tout le temps que dure la grossesse, très-souvent même pendant l'allaitement, ne me paraît pas suffisante, attendu que l'on observe souvent des grossesses accompagnées de l'écoulement des menstrues; que quelquefois même cet écoulement ne se manifeste que lors de la gestation, et est pour ainsi dire suspendu à toute autre époque. *Deventer* cite l'observation d'une femme qui n'était réglée que dans ces circonstances. *Haller* l'a aussi remarqué plusieurs fois : *sunt quæ dicuntur nunquàm menses passæ esse, nisi dùm utero gerebant.* J'ajouterai même les exemples que j'ai déjà rapportés, et dont *Hippocrate* et *Fabrice de Hilden* font mention, de femmes qui, sans jamais avoir été réglées, avaient donné le jour à des enfans robustes et bien formés.

N'est-il pas plus probable que la menstruation sert à préparer les organes, à les disposer à l'acte de la génération? En effet, sa présence annonce à la femme qu'elle est apte à procréer; rarement elle jouit de cette faculté avant cette période. De plus, à l'époque du rut, qui est le temps de la fécondation chez les animaux, n'observe-t-on pas sur les femelles de quelques espèces un phénomène approchant de la menstruation? Au rapport de *Haller*, de *Buffon*, la femelle du singe, la vache, la jument, la tanche, la raie, laissent alors suinter des parties génitales une humeur sanguinolente plus ou moins blanche et épaisse : la femme même, pendant sa durée, et aussitôt après sa disparition, semble être plus apte à l'acte de la génération, et y être plus favorablement disposée : n'était-ce pas, en la voyant, d'après l'avis de *Fernel*, immédiatement à la fin d'une menstruation, que Henri II rendit féconde Catherine de Médicis, après dix années de stérilité? Il paraît certain que cette époque est la plus convenable à la fécondité; l'état d'orgasme de la matrice, la sensibilité plus exquise dont elle jouit alors, en expliquent suffisamment la cause. Beaucoup de femmes, en apparence stériles, ne le

sont peut-être que par l'omission du choix du moment qui doit les rendre fécondes.

La nature et les propriétés du sang menstruel ont été de tout temps un grand sujet d'étude et de recherches.

Dès l'antiquité la plus reculée, on lui a attribué des qualités vénéneuses et délétères. On lit dans le Lévitique : *qui coierit cum muliere in fluxu menstruo, et revelaverit turpitudinem ejus; ipsaque aperuerit fontem sanguinis sui ; interficientur ambo de medio populi sui.*

Démocrate assurait que, si une femme qui avait ses règles faisait trois fois le tour de chaque carré d'un jardin, pieds nus et la tête échevelée, elle faisait périr tous les insectes qui s'y trouvaient.

Paracelse et *Pline* regardaient ce sang comme un poison violent capable de produire les effets les plus désastreux. Selon les partisans de cette opinion, il peut faire tourner les vins, gâter les viandes, et produire la rage chez les animaux susceptibles de cette maladie.

Lamothe avoue avec sa candeur ordinaire que, toutes les fois que sa servante étoit réglée, la cuisine en éprouvoit chez lui de malheureux effets ; à la vérité il ajoute que cette femme étoit rousse ; et l'on sait que chez ces personnes la transpiration et les diverses sécrétions ont une odeur aigre et désagréable.

Le professeur *Alphonse Leroy* nous rapportoit dans ses leçons que, s'occupant un jour d'expériences relatives à la fermentation, une femme réglée arriva près des tonneaux dans lesquels différentes matières fermentoient, et qu'à l'instant tout fut décomposé.

L'illustre médecin des Pyrénées, qui considéroit l'évacuation des règles comme une véritable cachexie séminale, ne devait pas être éloigné de croire aux qualités malfaisantes du sang qu'elle fournit.

Dans plusieurs pays, et surtout dans les climats chauds, les hommes ont peu ou point de commerce avec leurs femmes pendant la menstruation « Il semble, dit le docteur *Roussel*, que les

« hommes, plus libres dans cette crise passagère où les charmes « de la femme sont comme obscurcis d'un léger nuage, aient « voulu profiter de cet interrègne qu'elles laissent pour se révolter, « et outrager ce qu'ils sont forcés d'adorer en d'autres temps. » Convenons toutefois que des idées de propreté ont pu faire une loi de cet éloignement dans des climats où les humeurs sont promptement viciées par l'influence d'une forte chaleur. C'est par une suite de la même prévoyance qu'il était défendu aux Hébreux d'approcher de leurs femmes avant le quarantième jour qui suivait l'accouchement. Telle fut l'origine de la purification et de quelques autres rites religieux que le temps a consacrés, mais qui étoient liés chez ce peuple, où ils prirent naissance, à des vues d'utilité et d'hygiène publique.

Quelques partisans outrés de tout ce qui concerne le sexe ont attribué des vertus bien différentes aux menstrues : ils les ont regardées comme le philtre le plus propre à inspirer de l'amour et des désirs violens.... comme la panacée par excellence : évitons avec le plus grand soin ces deux opinions également erronées.

En supposant que le flux menstruel soit une excrétion dont il est d'autant plus nécessaire que la femme se débarrasse, que la rétention des élémens de ce fluide dans son corps peut lui devenir préjudiciable, je ne vois pas pourquoi on le considéreroit comme délétère. *Hippocrate* le comparoit à celui qui coule d'une victime lorsque la femme est saine et bien portante : *procedit autem sanguis sicut à victima, si sana fuerit mulier.* On est obligé quelquefois, dans certaines irrégularités menstruelles, de suppléer au vœu de la nature par une évacuation artificielle, et je ne présume pas qu'on veuille admettre que le sang évacué dans cette circonstance soit doué d'une vertu malfaisante ; il est plus probable, si l'on ne veut attribuer à la transpiration, nécessairement changée à l'époque de la crise menstruelle, les effets que l'on a lieu de remarquer, il est plus probable, dis-je, de croire que le sang, du moment qu'il est sorti de ses vaisseaux, peut être vicié, soit par son séjour dans les

parties génitales, soit par la chaleur plus grande, soit encore, comme le pense *Haller* avec asssez de fondement, par son mélange avec les mucosités du vagin et de l'utérus. Parmi les humeurs animales il en est peu de plus putrescibles, de plus faciles à s'altérer que le sang. Le trop grand mouvement et la malpropreté de quelques femmes peuvent encore concourir puissamment à sa prompte dégénération, et à lui faire prendre ces mauvaises qualités qu'il n'a certainement pas à l'instant où il transsude de la matrice.

Ne voit-on pas de même la salive, cette humeur si douce, se corrompre facilement et répandre une odeur très-fétide quand elle est privée de ses propriétés animales, et qu'elle est exposée à une légère chaleur? On peut en dire autant des mucus et des autres produits des sécrétions.

§. VI.

La durée de chaque menstruation et la distance qui les sépare sont aussi variables que la quantité de sang qui s'écoule chaque fois: on voit des femmes n'en perdre qu'un très-petit volume, tandis que d'autres sont comme inondées par un écoulement excessif; certaines ont à peine quelques jours d'intervalle; d'autres au contraire jouissent de plusieurs mois.

On pourrait croire, au premier coup-d'œil, que les femmes robustes, d'un tempérament sanguin, pléthorique, sont celles qui doivent nécessairement rendre le plus de sang; tous les jours cependant l'observation démontre le contraire: c'est le plus souvent sur des sujets faibles, nerveux, libidineux, plongés dans la mollesse et les douceurs du luxe, que l'on rencontre ces pertes vraiment effrayantes en raison de la fragilité de l'individu. La sensibilité plus exaltée, beaucoup plus facile à être mise en jeu, entretient sur l'utérus une irritation et plus vive et plus durable. Il n'est pas rare de rencontrer des femmes de cette constitution avoir leurs menstrues tous les quinze à vingt jours, et qui fournissent chaque fois

une évacuation de plusieurs onces, tandis que les femmes de la campagne perdent bien moins, et à des époques beaucoup plus éloignées.

Hippocrate estimoit que la quantité de sang qui s'écoulait pendant la durée des règles était d'environ vingt onces : *Freind*, en Angleterre, croyait la même chose, *Gorter*, en Hollande, la portait à six onces ; *Roussel*, depuis huit jusqu'à dix-huit; *Smellie* et le professeur *Beaudelocque*, de quatre à six; *Haller*, de quatre à huit. *Hunter* a eu occasion d'observer deux femmes, dont l'une ne perdait que deux onces environ de sang dans l'espace de quarante-huit heures, tandis que l'autre en évacuait jusqu'à trente onces pendant les cinq à six jours que durait l'écoulement.

Quels motifs peut-on assigner à des variations aussi grandes, sinon que ceux tirés de la différence des climats et de la manière de vivre ? On a lieu de se convaincre en effet que dans les pays chauds les menstrues sont plus rapprochées, et la quantité du liquide plus grande ; ce qui dépend probablement de l'excitation qu'imprime la chaleur à l'organe utérin : tandis que dans les contrées septentrionales quelques femmes ne sont réglées qu'après l'espace de six semaines, d'autres mêmes le sont à peine à des époques plus éloignées *: perindè major in calidis regionibus quàm in frigidis.* (Haller.)

L'exercice peut encore porter une influence manifeste sur cette quantité, on a pu se convaincre que l'évacuation étoit bien moins copieuse chez les femmes sujettes à de longs et pénibles travaux : dans ce cas, la dépense considérable qu'est obligé de faire l'organe cutané pourrait être assignée comme cause de cette diminution.

Hippocrate rapporte que de son temps les femmes des Scythes, obligées de partager les fatigues des hommes, n'étaient que peu ou point menstruées; il ajoute qu'elles étaient peu aptes à la génération, regardant toutefois l'embonpoint excessif de ces femmes comme le motif principal de l'espèce de stérilité dont elles étaient frappées.

Terminons ce qui est relatif à la menstruation naturelle et exempte

de tout événement fâcheux, par l'examen des organes qui fournissent le sang évacué.

On a cru long-temps que la rupture des vaisseaux de la matrice et du vagin donnait lieu à cet écoulement ; mais cette explication, contraire aux lois de la physiologie moderne, se trouve réfutée par l'examen des organes génitaux des femmes mortes pendant l'époque de leurs règles. On observe dans ce cas la membrane muqueuse qui tapisse la face interne de la matrice épaisse et injectée; une légère pression fait découler de tous les points de sa surface une infinité de gouttelettes de sang, sans qu'on aperçoive aucun indice de déchirure, aucune solution de continuité. *Winslow* et le professeur *Beaudelocque* le croyaient fourni par les sinus utérins, ordre particulier de vaisseaux. Quelques auteurs l'ont fait provenir du vagin, d'autres du fond de l'utérus. Mais, quand on envisage les symptômes généraux qui précèdent et accompagnent cette évacuation, il n'est guère possible de ne pas la rapporter à une véritable sécrétion sanguine artérielle, qui a son siége dans toute la membrane muqueuse; d'ailleurs on a lieu de se convaincre de la vérité de cette assertion lors du renversement total de la matrice; la membrane interne, étant devenue externe par suite de cet accident, laisse pleinement observer ce phénomène à l'époque des règles.

§. VII.

La nature a attaché une si grande importance à la menstruation, qu'on ne doit pas considérer cette fonction comme le résultat d'une action purement locale, c'est-à-dire exclusivement bornée à l'organe chargé de l'accomplir, mais, au contraire, comme étant manifestement liée à toutes les autres fonctions qu'elle tient plus ou moins sous son empire, et auxquelles elle est à son tour subordonnée. Aussi la regarde-t-on avec raison comme le signe, et pour ainsi dire la mesure de la santé des femmes. On voit en effet la moindre irrégularité, non-seulement dans ses époques, mais encore

dans sa marche et sa durée, être bien souvent la cause d'une foule de dérangemens, quelquefois même de maladies plus ou moins graves.

Ce n'est pas seulement à l'occasion des irrégularités dans les menstrues que la femme éprouve du trouble dans la santé; chaque évacuation même imprime sur elle pendant tout le temps qu'elle dure des traits ineffaçables de sa présence : ainsi elle tombe dans un léger abattement; elle est plus timide, moins animée; ses yeux, cernés d'un cercle plus ou moins foncé, sont comme recouverts d'un voile léger; quelquefois aussi on voit des maux de tête, des coliques se faire sentir, des hémorrhagies habituelles cesser ou augmenter, ce qui est cependant rare; des affections cutanées diverses disparaître momentanément, ou bien se montrer alors : mais le plus souvent, dans ces derniers cas, la femme, par quelque imprudence commise avant ou pendant l'écoulement, aura donné lieu à ces dérangemens; il est donc de la plus grande importance d'éviter et d'éloigner tout ce qui peut porter obstacle à la régularité de cette fonction.

Comme le froid et l'humidité sont les deux agens dont l'action est la plus directe et la plus répétée sur les femmes, elles doivent s'y soustraire en se couvrant davantage et en évitant les courans d'air; elles doivent en outre écarter soigneusement tout ce qui pourrait dériver soit les humeurs, soit l'irritation fixée momentanement à l'utérus. Ainsi, ne pas user d'aromates ni de cordiaux que l'on prend ordinairement pour hâter et faciliter l'évacuation; s'abstenir des excès de table; de plonger les mains et les pieds dans l'eau froide; éloigner toute commotion forte; rien en effet n'est plus pernicieux que des accès trop brusques de joie, de peur, ou de toute autre passion : enfin, une femme réglée, sans être malade, doit prendre les mêmes précautions que si elle l'étoit réellement, évitant toutefois un repos absolu qui lui serait bien plus contraire qu'un exercice modéré et point fatigant.

Quoi qu'il en soit, il est infiniment rare que la femme passe cette

brillante époque de sa vie, qui commence à sa première menstruation pour finir avec cette même fonction, sans ressentir des dérangemens plus ou moins grands occasionnés par le retard, la suppression et la plus ou moins grande quantité de l'écoulement auquel elle est sujette.

De même qu'une foule de maladies, attribut presque exclusif de l'enfance, telles que l'épilepsie, les affections cutanées, scrophuleuses, dartreuses, rachitiques, etc., qui toutes semblent dépendre de la langueur de la fibre et d'une prédominance humorale, se dissipent par le seul bénéfice de cette évacuation, qui, comme un véritable exutoire, en débarrasse l'économie, alors que toutes les parties ont acquis un nouveau ton, que les solides ont pris une consistance plus grande, et les fluides une animalisation en quelque sorte plus complète; de même une foule d'affections nouvelles viennent y reconnaître leur cause, et assiéger l'intéressant individu qui en est le sujet.

On pourrait ranger ces affections en deux classes : celles qui proviennent d'un défaut, d'un retard ou d'une suppression des menstrues; et celles qui reconnaissent pour cause une évacuation ou trop grande ou trop prolongée.

Les maladies de la première classe peuvent dépendre d'une conformation insuffisante de l'individu; l'observation a démontré que les jeunes filles sont plus ou moins difficilement réglées, suivant que leur système utérin est plus ou moins développé. L'art, dans ce cas, doit se borner à venir au secours de la nature en soutenant les forces et en empêchant l'épuisement par un régime léger, facile, mais analeptique.

Un excès de forces, une sorte de plénitude du système vasculaire, en produisant une fièvre générale qui rappelle ou départit, pour mieux dire, l'irritation sur toute l'économie, et empêche qu'elle ne se fixe sur l'utérus, peut aussi être cause d'un retard ou d'une suppression du flux menstruel : les seuls moyens à mettre en usage pour combattre cet état qui s'annonce par tous les signes d'une

pléthore sanguine, doivent être ceux propres à calmer cette espèce d'éréthisme. Ainsi tous les atoniques, les bains tièdes, les boissons délayantes, les acides végétaux, la saignée générale ou locale, les fomentations émollientes sur l'abdomen, les injections, les lavemens de même nature, se trouvent naturellement indiqués.

Un état de faiblesse, bien plus souvent que la pléthore, est le motif de l'irrégularité des règles. La femme, plus exposée à l'action des causes débilitantes, telles que les affections tristes, une mauvaise nourriture, un air humide, malsain; des maladies antérieures, les scrophules, le scorbut, une leucorrhée habituelle, etc., doit nécessairement être plus souvent en butte aux dérangemens produits par l'influence de ces causes.

Le plus communément ces dérangemens s'annoncent par une débilité générale, un trouble plus ou moins marqué dans les fonctions digestives; la douleur et l'engourdissement des membres; une sorte de pesanteur dans les lombes, un penchant insurmontable au sommeil, à la paresse. Le but du médecin, dans ce cas, doit être de ranimer l'action de toutes les parties en général, et des organes générateurs en particulier.

Pour remplir la première indication, on aura recours aux toniques de toute espèce, plus particulièrement aux préparations martiales, au bain froid pris au grand air et pendant l'été seulement, et surtout à l'exercice, auquel il est si difficile de porter les malades, trop enclines à l'indolence.

Quelques auteurs, et surtout *Sydenham*, ont beaucoup vanté l'exercice du cheval; il produit, dit *Chambon*, dans les parties extérieures de la génération une espèce de chatouillement très-utile aux jeunes filles qui ne sont pas réglées. Les nerfs de la vulve, du périnée et de l'anus sont légèrement ébranlés; plus de ressort pour les parties. Serait-ce pour cette raison que les femmes voluptueuses aiment beaucoup cette sorte d'exercice?

Dans la seconde indication, les injections toniques et sulfureuses; l'application des ventouses à la partie interne des cuisses, les fric-

tions avec des linges imprégnés de vapeurs aromatiques, l'usage de l'aloës, dont l'action, se portant plus particulièrement sur le rectum, excite sympathiquement l'utérus, seront mis en usage. On pourra y joindre l'électricité et le galvanisme, mais il faut en user modérément, d'après le précepte de *Mauduit;* car, trop prolongés, ces derniers moyens peuvent déterminer une inflammation, ainsi que tous les forts emménagogues, auxquels on devrait rarement avoir recours. Le médicament le plus héroïque devient pernicieux, s'il est porté à l'excès.

L'aménorrhée peut aussi provenir d'une sensibilité trop vive, attribut d'un tempérament nerveux. Les anomalies les plus nombreuses et les plus variées viennent alors marquer ces aberrations. Il est très-difficile d'en assigner les symptômes; mais on doit supposer cette cause chez les jeunes personnes sensibles, d'un caractère triste, sujettes aux convulsions, aux affections hystériques. Alors les calmans, les antispasmodiques, quelquefois même les toniques, si la débilité se joint à l'état nerveux, seront alternativement employés. Mais ici le médecin doit peu compter sur une guérison radicale; il faudrait pour cela qu'il réformât le tempérament. Il en sera de même lorsque ces dérangemens seront produits par une passion quelconque un peu forte, par un amour contrarié; dans ce cas, que feraient tous les médicamens les plus préconisés ? à quoi serviraient toutes les formules les plus monstrueusement composées ? *nullis est amor medicabilis herbis.* On doit bien moins compter sur ces moyens que sur ceux prodigués par une tendre mère, par une amie, qui tendront à éloigner toute sensation un peu vive, à porter une salutaire distraction aux émotions trop fortes, à ramener des sentimens paisibles, et à fixer l'imagination sans trop l'émouvoir.

Une irritation fixée profondément sur un organe quelconque, une maladie héréditaire, une phthisie commençante, peuvent aussi apporter un puissant obstacle à l'écoulement périodique. La circulation cherche à se débarrasser de l'excès des fluides que la

nature ne peut plus consommer ; l'irritation du poumon l'appelle sur cet organe ; la matrice, destinée à l'évacuer, plongée dans un état de nullité, d'inertie, semble avoir perdu tous ses droits. Tous les moyens doivent tendre à les lui restituer ; mais combien cette tâche est difficile à remplir ! surtout lorsqu'un vice héréditaire est la cause de ces accidens, lorsque le ramollissement des côtes et de la colonne vertébrale a permis à ces os de se rapprocher de l'axe du corps et de rendre la respiration tellement difficile, que tous les secours sont nécessairement inefficaces. Il faudrait refaire l'individu, et lui donner une nouvelle manière d'être ; l'art ne peut être utile que lorsque le vice de conformation s'éloigne peu de la structure ordinaire.

Enfin une conformation vicieuse et contre nature des organes génitaux à laquelle l'art ne peut rien, si ce n'est lorsque l'occlusion complète de la membrane hymen est le seul obstacle à l'écoulement, peut être cause de tous les accidens. Je ne parlerai pas de ceux produits par les déviations nombreuses que peuvent prendre les menstrues ; il est prudent de laisser agir la nature, excepté lorsqu'un organe essentiel est menacé ; alors les moyens les plus puissans pour stimuler l'utérus et pour rappeler l'irritation vers ce lieu seront mis en usage en même temps que les sédatifs généraux.

Si les causes qui produisent l'aménorrhée sont si nombreuses, celles qui donnent lieu à la trop grande abondance des menstrues ne le sont certainement pas moins.

Nous avons vu que la quantité de sang qui s'écoule pendant une évacuation pourrait être plus ou moins grande, sans que pour cela elle fût préjudiciable. Il est par conséquent bien difficile d'assigner quelle est la mesure qui doit être considérée comme nuisible ; cependant toutes les fois que, se prolongeant au-delà de l'époque la plus ordinaire, l'écoulement est suivi d'un dérangement plus ou moins marqué dans la santé de la femme, on peut le considérer comme un état maladif.

Dans l'énumération des causes qui peuvent produire cette suppression, je me bornerai à citer les principales. De ce nombre sont toutes celles qui tendront à ramener les humeurs vers l'utérus, soit en excitant l'imagination, soit en stimulant les organes génitaux ; celles qui occasionneront une faiblesse locale, une sorte de relâchement de l'organe tel, que les exhalans semblent ne pouvoir résister à l'abord des liquides ; presque toujours, dans ce cas, l'aménorrhagie s'accompagne de fleurs blanches, et n'est jamais précédée de démangeaisons, d'ardeur et d'excitation des parties génitales, comme dans le cas précédent ; enfin celles capables de mettre en jeu une sensibilité trop grande, une irritabilité trop facile.

Dans le premier cas, un repos absolu, joint à une position horizontale, suffisent pour faire cesser les accidens ; cependant, lorsqu'ils se prolongent, il serait imprudent de demeurer tranquille spectateur. Il devient quelquefois nécessaire de modérer l'écoulement, qui sans cela peut avoir les suites les plus funestes ; alors aux délayans on joindra les acides minéraux, l'emploi des purgatifs et des révulsifs, tels que les frictions, l'immersion des membres thoraciques dans l'eau chaude, le vésicatoire, et finalement les ventouses sèches, comme le père de la médecine en donne le précepte. *Mulieri menstrua si velis cohibere, cucurbitam quam maximam ad mammas appone.*

Dans le second cas, aux moyens précédens on ajoute les toniques ; et s'ils deviennent eux-mêmes insuffisans, on doit avoir recours aux styptiques, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Le professeur *Leroy* conseille les injections vineuses, et même alcooliques, « pour donner à la matrice plus de ressort ; sans quoi la « jeune fille, dans d'autres temps de sa vie, serait exposée pour « la moindre cause aux altérations de la sécrétion menstruelle. » On peut encore, à l'imitation d'*Hoffmann*, appliquer sur l'abdomen, la région pubienne et les parties sexuelles, des compresses trempées dans de l'eau froide unie au vinaigre, ou bien dans une solution de sulfate acide d'alumine.

Enfin, lorsque l'hémorrhagie dépend d'un état nerveux, on doit la combattre par les sédatifs, les antispasmodiques les plus puissans ; mais combien on doit peu compter sur l'action de ces médicamens, si les préceptes de l'hygiène ne sont pas le plus scrupuleusement observés. Malgré cela, l'art est bien souvent impuissant dans la cure de ces maladies, qu'il importe beaucoup de prévenir en usant des précautions les plus minutieuses.

§. VIII.

Nous avons vu quels changemens remarquables, quelle révolution étonnante s'opère dans le système entier de la femme à l'époque de la première menstruation. Il nous reste, pour compléter son histoire, à jeter un coup-d'œil sur les phénomènes qui accompagnent sa cessation.

A cette époque, la femme sort en quelque manière de la vie, elle entre dans la vieillesse. Ce moment est loin d'être le même pour tous les individus. En général, on a observé que le terme de la cessation des règles était en rapport avec le moment de l'apparition ; que cette dernière a une influence marquée sur la première, et que toutes les femmes sont réglées à peu près le même espace de temps, mais qui commence et finit plus tôt chez les unes, et plus tard chez les autres. Ainsi les femmes qui ont acquis de meilleure heure la faculté génératrice, la perdent aussi plus tôt. Par une raison inverse, celles qui n'ont joui de leurs pleins droits que plus tard, les perdent aussi à une époque plus reculée. On voit par là que rien n'est absolu dans la nature, et qu'on ne peut assigner de règles certaines, surtout à ce qui regarde la physique et la physiologie de l'homme.

Quelles modifications n'apportent pas à cette période et le tempérament, et la manière de vivre, et l'influence des passions, et surtout les jouissances prématurées ! « Les excès de la jeunesse, « disait le chancelier *Bâcon*, sont autant de conjurations contre

« la vieillesse ». Non-seulement elles approchent la décadence de l'individu, mais encore très-souvent elles causent la stérilité, ou du moins une énervation prématurée; motif le plus fréquent de la faiblesse des enfans, ainsi que d'une foule de maladies. Quelle différence à ce sujet des vieillards d'autrefois et des jeunes décrépits d'aujourd'hui!

Les anciens Gaulois et les Germains ne permettaient les jouissances du mariage qu'à vingt-cinq ans, après avoir atteint l'âge de la pleine vigueur. Les Lacédémoniens avaient la même manière de voir; aussi les constitutions athlétiques étaient chez eux aussi communes que les scrophuleuses et les rachitiques chez nous, qui ne gardons aucune règle à cet égard. J'ajouterai que cette même anticipation des droits du mariage peut être une cause puissante du dérèglement moral. Des époux, savourant trop tôt et avec toute la fougue de leur âge le nectar de l'amour, se blasent de bonne heure; et le dégoût les force de chercher ailleurs des plaisirs illicites, presque toujours accompagnés de regrets.

Principium est dulce sed finis amoris amarus;
Læta venire Venus, tristis abire solet.

Combien n'est-il donc pas avantageux de ne livrer les organes à leurs fonctions que lorsqu'ils sont en état d'en supporter la fatigue! De cette manière, leur action n'éprouvera aucune entrave, et ne sera suivie d'aucun dérangement.

Les changemens qui surviennent à la cessation des menstrues rangent cette époque parmi celles qui doivent le plus fixer l'attention du médecin. La femme perd ses facultés génératrices; la matrice semble rentrer dans cet état de sommeil et d'engourdissement dans lequel elle se trouvait plongée avant la puberté; elle n'éprouve plus chaque mois cette sorte d'éréthisme qui annonçait sa fonction; son action s'affaiblit: l'évacuation commence d'abord par devenir moins abondante, irrégulière, disparaît quelque temps, se manifeste encore, et finit insensiblement.

Lorsque la cessation a lieu d'une manière lente, graduée et

régulière, il est rare qu'elle soit suivie d'accidens ; mais souvent, et surtout lorsque le détériorement de la constitution, une vie trop molle, des passions violentes, et des maladies antérieures l'ont précédée, cette époque alors, justement appelée *critique*, s'accompagne et est suivie d'une foule de dérangemens, de maladies plus ou moins graves, suite du transport d'humeurs et d'action dont l'utérus ne saurait plus être le régulateur.

Toutes ces affections sont ou particulières à cet organe et aux mamelles, telles que les hémorrhagies, la leucorrhée, les polypes, l'hydropisie, les hydatides de la matrice, son inflammation, son ulcère, son cancer, quelques affections des ovaires et des trompes, enfin l'ulcère et le cancer des mamelles ; ou bien elles sont générales et affectent toute l'économie. De ce nombre sont les éruptions cutanées diverses, les maladies articulaires, les coliques, les phlegmasies, les fièvres intermittentes, les spasmes, les convulsions, l'épilepsie, l'hystérie, etc.

Malheureusement la plupart de ces maladies sont au-dessus des ressources de l'art ; il est prudent que la femme, aussitôt que quelques anomalies lui annoncent l'époque de la cesation, les prévienne par l'observation la plus exacte des règles hygiéniques : ainsi elle n'usera que d'alimens légers, faciles, en grande partie tirés des végétaux ; ses vêtemens seront assez chauds pour entretenir une douce transpiration ; les bains généraux concourront au même but ; l'exercice sera modéré et fait au grand air ; les émotions fortes seront évitées avec le plus grand soin ; enfin on entretiendra par des moyens doux la liberté des évacuations ; une saignée générale sera indiquée par un tempérament pléthorique et replet. Quant aux exutoires proposés par quelques auteurs, on ne devra y recourir que lorsqu'ils deviendront indispensables, et dans ce cas on ne pourra jamais les supprimer sans le plus grand danger.

Il est impossible d'assigner d'une manière invariable l'époque de la cessation du flux menstruel. Il paraît cependant que dans nos climats elle a lieu vers l'âge de quarante-cinq à cinquante ans ; quel-

quefois néanmoins l'écoulement se prolonge à des époques bien plus reculées. *Haller, Stalh*, en citent des exemples remarquables. Les mémoires de l'académie des sciences renferment l'histoire singulière d'une femme de cent six ans exactement réglée. Quoi qu'il en soit, il est rare que ces évacuations prolongées bien au-delà du terme naturel soient sans danger; le plus souvent même elles tiennent à une lésion pathologique de l'utérus.

On pourrait en dire autant de ces nouvelles menstruations qui paraissent quelquefois long-temps après la cessation, et que l'on regarde comme un signe de santé et de rajeunissement.

Une fois que la femme est parvenue heureusement au-delà de l'époque critique, sa santé devient plus stable; les probabilités de sa vie augmentent; elle peut espérer de parcourir encore une assez longue carrière, sans autres incommodités que celles inséparables de la vieillesse.

Je finis. Un sujet de cette nature aurait certainement réclamé un plus grand développement et une plume plus exercée que la mienne; mais quel est le point de doctrine en médecine qui ne demande la même somme de connaissances? D'ailleurs, je m'excuse en déclarant que la nécessité seule a pu me faire écrire.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus solutio fit. *Sect.* 5, *aph.* 32.

II.

Mulieri menstruis deficientibus, è naribus sanguinem fluere bonum. *Ibid.*, *aph.* 33.

III.

Mulieri menses decolores, neque secundùm eadem semper prodeuntes, purgatione opus esse significant. *Ibid.*, *aph.* 36.

IV.

Si fluxui muliebri convulsio et animi deliquium superveniat, malum. *Ibid.*, *aph.* 56.

V.

Mensibus copiosioribus prodeuntibus, morbi contingunt : non prodeuntibus, ab utero fiunt morbi. *Ibid.*, *aph.* 57.

VI.

Mulier non laborat podagrâ, nisi menses ipsi defecerint. *Sect.* 6, *aph.* 29.

VII.

In febribus circa ventrem æstus vehemens, et oris ventriculi dolor, malum. *Sect.* 4, *aph.* 65.

VIII.

In febribus, ex somnis pavores, aut convulsiones, malum. *Ibid.*, *aph.* 67.

IX.

Purgationi immodicæ convulsio, aut singultus superveniens, malum. *Sect.* 5, *aph.* 4.

X.

Qui sanguinem spumosum expuunt, his ex pulmone talis rejectio fit. *Ibid.*, *aph.* 13.

XI.

A plagâ in caput stupor, aut delirium, malum. *Sect.* 7, *aph.* 14.